

Candide

ET

Hermeland

IDYLLE BRETONNE

Je me croyais frappé d'un mal invisible
Qui me montrait mes pieds sanglants.

J'étais exténué, brisé par la fatigue,
Qu'importe ! Je marchais. A l'heure où rien n'intrigue
Notre corps peut saigner, léger est notre esprit ;
Je sondais l'horizon à la voûte bleuâtre,
Et je crus voir, au loin, une flamme d'albâtre,
Une flamme qui me comprit.

Soudain de mon regard cette flamme s'approche,
Et mon âme comprit dès qu'elle en fut plus proche
Que c'était une femme aux beaux yeux purs et doux ;
C'était une fillette à mes regards bien douce ;
Ses cheveux étaient bruns d'une couleur de mousse,
Et son front luisait au-dessous.

Je m'asseyais, tranquille, attendant qu'elle passe,
Pour ce, je lui laissais un tout petit espace
Dans le chemin rugueux aux sinueux détours.
Qui me l'a fait venir troubler ma rêverie ?
Qui donc la pousse ainsi dans ma route fleurie
Au matin du plus beaux des jours ?



« Jeune poète au cœur généreux et tendre,
chantez en vrai Barde notre Bretagne et l'amour
chaste et pur de ses habitants. Vos vers cou-
lants et gracieux font oublier cette littérature
malsaine et voluptueuse que d'aucuns supposent
nécessaire au renom de tout écrivain. »

ALFRED CARL.

Candide et Hermeland

C'était au grand matin où le soleil se lève
Que je marchais, pensif, en suivant de la grève
Le long sentier étroit. Parfois mes pieds tremblants
Dans le roc du chemin heurtaient ; moment terrible,
Je me croyais frappé d'un mal invisible
 Qui me montrait mes pieds sanglants.

J'étais exténué, brisé par la fatigue,
Qu'importe ! Je marchais. A l'heure où rien n'intrigue
Notre corps peut saigner, léger est notre esprit ;
Je sondais l'horizon à la voûte bleuâtre,
Et je crus voir, au loin, une flamme d'albâtre,
 Une flamme qui me comprit.

Soudain de mon regard cette flamme s'approche,
Et mon âme comprit dès qu'elle en fut plus proche
Que c'était une femme aux beaux yeux purs et doux ;
C'était une fillette à mes regards bien douce ;
Ses cheveux étaient bruns d'une couleur de mousse,
 Et son front luisait au-dessous.

Je m'asseyais, tranquille, attendant qu'elle passe,
Pour ce, je lui laissais un tout petit espace
Dans le chemin rugueux aux sinueux détours.
Qui me l'a fait venir troubler ma rêverie ?
Qui donc la pousse ainsi dans ma route fleurie
 Au matin du plus beaux des jours ?

En la voyant, de près, l'on dirait une fée
A l'allure légère, une ombre de Morphée ;
Tel un céleste phare, en ses yeux, le soleil
De ses rayons lançait sa clarté lumineuse
Travestissant ainsi la jeune promeneuse
En lumière de mon réveil.

HERMELAND

« Voulez-vous du repos, dites, jeune étrangère,
Tenez, reposez-vous, ici, sur la fougère,
Et ne voyagez plus avant l'après-midi,
Car, le soleil est dur et chaude est la journée,
Nous ne sommes pourtant qu'en pleine matinée,
Attendons le soir refroidi.

« Reposez-vous, amie, à l'ombre du feuillage
Où moi-même repose ; on se plaît à notre âge
A causer deux à deux ; goûtons donc ce bonheur
Et causons. Cette nuit, j'ai cru voir dans un rêve
Qu'ensemble nous causions en ce lieu, sur la grève ;
Ce n'est point un songe berneur.

« Etes-vous d'autres lieux ? Sans doute d'Angleterre ?
Etes-vous orpheline ? Avez-vous une mère ?
Ou plutôt en Bretagne avez-vous vu le jour ?
Si je suis curieux votre cœur me pardonne,
Je voudrais comme moi que vous fussiez Bretonne
Et que vous sentiez mon amour.

« Des rayons de vos yeux illuminez mon âme,
N'arrêtez pas le cours de cette ardente flamme
Effaçant de nos cœurs les mots mystérieux,
Laissez jaillir sur moi toutes ces étincelles
Qui brillent, en vous-même, en des formes nouvelles
Qui vous font admirer d'amour religieux.

CANDIDE

« Ah ! Je bénis le ciel de vouloir qu'en cette heure
Je comprenne pourquoi je soupire et je pleure ;
Il me semble pouvoir comprendre votre voix,
D'aucun rêve menteur je ne suis la victime :
De l'âme j'ai suivi l'entraînement intime
Pour arriver où je m'assois.

« Rêvons ! Fixons les yeux aux régions célestes ;
On se lasse à courir sur ces côteaux agrestes
Au sol rocailleux et bruni ;
Notre âme a tant besoin d'un horizon immense
Où pouvoir déployer l'aile de sa puissance
Et s'agiter dans l'infini.

HERMELAND

« Vierge ! de mes douleurs vous chassez l'amertume,
L'amour le plus ardent en mon cœur se rallume ;
Au céleste Seigneur laissons monter nos vœux,
Pour lui ceindre le front faisons un diadème,
Ensuite, réunis, nous le prions tous deux,
Vous, qu'il vous fasse heureuse et, moi que je vous aime.

CANDIDE

« Ah ! Quel que soit le sort que le ciel me réserve,
Et quel que soit l'amant qui me guide et me serve,
Quel que soit l'avenir, triste, néfaste ou doux,
Je vous fais la promesse, éternelle et durable,
Et j'en prends pour témoin, le Puissant, l'Immuable,
De vous choisir pour mon époux.

HERMELAND

« O comble du bonheur ! O délire ! Allégresse !
Je dois donc désormais servir une maîtresse
Et je n'en ai point l'art. Dites, ange d'amour,
Êtes-vous d'une ville, inconnue, éloignée,
Où d'un de nos Cantons ? Quelle est votre lignée ?
Sous quel toit vites-vous le jour ?

Angélique colombe à la voix solennelle,
O fille de l'amour, par quel nom vous appelle
Votre mère, parlez ! Prononcez-le tout bas
Comme si vous priez ; car l'oreille vulgaire
De l'entendre est indigne et mieux vaudrait se taire
Pour qu'elle ne l'entende pas.

CANDIDE

« Je ne vous garde plus ni secret, ni mystère...
Vingt printemps écoulés que je naissais sur cette terre
En un coin du pays breton ;
Non loin de Pont-l'Abbé, dans la rude Bretagne,
Nous habitons un bourg, un gros bourg de campagne
Dont Plobannalec est le nom.

Si de savoir mon nom votre cœur est avide,
Ecoutez jeune ami, je me nomme Candide ;
Il est tendre et bien beau le doux nom que voilà,
Mais j'en avais un autre, au jour de mon baptême,
Et j'étais plus Bretonne et Française de même,
J'étais Candide Gwénola,

HERMELAND

« Candide ! joli nom ! oh ! le léger vocable.
A peine si je puis, tant il est agréable
Le prononcer ; pourtant l'autre n'est pas moins doux
Gwénola ! les doux mots que choisit votre mère !
J'ai plaisir à les dire et plus vous m'êtes chère.
En vérité, ce sont les plus beaux d'entre tous.

CANDIDE

« Parlez ! à votre tour ; d'écouter il me tarde ;
Et votre nom à vous ? dites-le, jeune barde !
La Muse de Brizeux a dû vous baptiser
D'un nom encor plus doux que le mien et plus tendre,
Devant lequel on voit les harpes se détendre,
Hâtez-vous de le prononcer.

HERMELAND

« Dans mon nom il n'est point de syllabes légères,
Un nom rustique et dur aux mille accords sévères
 Qu'on le dirait presque Allemand ;
Je n'ose vous le dire et je ne puis le taire,
Je le prononcerai comme le fait mon père
 Quand il m'appelle Hermeland.

Allons ! soyons unis ! soyez sœur de mon âme !
 Donnez-moi votre cœur.

CANDIDE

 « Je deviens votre femme
Et bénissons le ciel d'un entretien si doux.

HERMELAND

« Mais rentrons dans nos champs prévenir tous les nôtres.
Gwénola, suivez-moi ; je vous suis chez les vôtres,
 Puis bâtissons le chaume où faire le CHEZ NOUS.

Quintin, le 15 Avril 1909.

LULOVIC HÉDA.